

Pour une sémiotique pilotée par la méthodologie

Jacques Fontanille et Didier Tsala-Effa

L'une des difficultés persistantes de la sémiotique, comme le rappelle le texte d'orientation proposé par la revue Punctum, est l'écart qui s'est installé entre les spéculations théoriques et les réflexions épistémologiques, d'une part, et les méthodes et résultats de la description et de l'interprétation des données, d'autre part. Pour tenter de résoudre le problème constaté, nous proposons ici d'inverser l'ordre habituel des priorités, et de considérer que la sémiotique doit être pilotée par la méthodologie et non directement par l'épistémologie. A cette position de principe, nous ajoutons deux critères : (i) la capacité de la méthode à pouvoir rendre compte de la singularité des objets analysés, et (ii) l'articulation de cette méthode avec celle des disciplines voisines qui s'occupent des mêmes objets. Notre proposition s'articulera donc en deux moments : (1) un examen détaillé, dans la théorie du langage, des conditions sous lesquelles il est possible, en même temps que la structuration de la forme, de prendre en considération les variations substantielles, et (2) une réflexion, fondée sur les résultats du premier point, sur le traitement des singularités pratiques à l'interface entre la sémiotique et l'ethnologie-anthropologie. L'ensemble est une contribution en faveur d'une diversification contrôlée des régimes méthodologiques de la sémiotique.

MOTS-CLES : interdisciplinarité, structuration de la forme, variations substantielles,
 singularité, régimes sémiotiques, régimes méthodologiques

Introduction

L'une des difficultés persistantes de la sémiotique, comme le rappelle le texte d'orientation proposé par la revue *Punctum*, est l'écart, pour ne pas dire la béance, qui s'est installé entre les spéculations théoriques et les réflexions épistémologiques, d'une part, et les méthodes et résultats de la description et de l'interprétation des données, d'autre part. Il en résulte qu'il

est pratiquement impossible aujourd'hui d'apprécier clairement quels sont les résultats scientifiques acquis ou attendus de la recherche sémiotique, et que, à l'encontre des ambitions affichées au milieu du XX^{ème} siècle, les pratiques d'analyse qui se disent « sémiotiques » se dissolvent dans les usages académiques courants des disciplines, notamment celles qui étudient les médias contemporains.

On peut voir également comme autres effets dommageables de cette situation : (i) l'inconséquence générale des typologies sémiotiques théoriques, qui n'engendrent guère de différenciation méthodologique, et se satisfont de procédures d'analyse uniformes, voire indistinctes, (ii) la trop fréquente incapacité des analyses sémiotiques à rendre compte de la spécificité individuelle de chaque objet d'étude, et (iii) la tendance générale à effacer d'emblée, par une sorte de coup de force théorique et méthodologique, l'hétérogénéité et la diversité intrinsèque des données à prendre en compte pour l'analyse sémiotique.

Cette situation découle elle-même de l'incertitude qui pèse sur le statut épistémologique de la sémiotique, en raison du sous-bassement scientifique et disciplinaire disparate qui la caractérise. Pour affermir et expliciter les liens entre épistémologie, théorie, analyse et constitution des données, il faut en effet assumer pleinement le statut empirique et inter- (ou trans-) disciplinaire de cette pratique de construction du sens. Sous cette condition, la constitution des données devient inséparable de leur élaboration théorique, la méthodologie de l'analyse et les choix épistémologiques s'ajustent réciproquement, la diversité et l'hétérogénéité constitutive des objets étudiés est prise en compte dans les propositions théorico-méthodologiques, et surtout, tout cela a lieu au cours d'un dialogue entre la sémiotique et les autres « sciences du sens » qui occupent déjà le terrain.

Cette contribution reposera sur deux choix assumés, qui donneront lieu à deux développements consécutifs : (1) le premier porte sur l'horizon théorique de référence, qui est choisi pour sa capacité à entretenir le dialogue entre la sémiotique et la théorie du langage, et plus précisément la linguistique théorique ; (2) le second porte sur l'un des aspects de la méthodologie, à savoir la capacité de la sémiotique à rendre compte de la spécificité des objets qu'elle analyse, en interaction avec les sciences directement concernées par ces objets. D'un côté, il est question de l'une des interfaces entre la sémiotique et les sciences humaines et sociales : l'interface avec la linguistique. De l'autre côté, il est question de la nature de ce que l'on est en droit d'attendre d'une discipline de recherche (la sémiotique) qui s'intéresse aux œuvres et en général aux produits de la culture : en ce cas, la projection de modèles généraux ne suffit pas à satisfaire cette attente, puisque chaque œuvre, chaque objet, tout en participant de lois plus générales, ne vaut culturellement qu'en proportion de son irréductible singularité.

L'objectif de cette étude sera donc d'examiner, dans l'interface d'abord avec la linguistique, et ensuite avec l'ethnologie, comment la sémiotique peut produire des analyses individualis-

antes, sans pour autant rompre avec les principes et les méthodes inspirés par la théorie du langage, tout en s'adaptant à d'autres sciences humaines et sociales, selon la nature des objets analysés.

La variation substantielle dans la théorie du langage

La nécessité de questionner la dimension méthodologique de la sémiotique en tant que science de la signification n'est pas qu'une urgence qui se fait sentir subitement face à l'incertitude qui pèse aujourd'hui sur son statut institutionnel. Il s'agit d'une question de fond qui, au regard même de l'histoire de la sémiotique, a toujours présidé à sa définition en tant que projet de recherche inspiré par la théorie du langage. Louis Hjelmslev, dont le rôle est central à cet égard, engage le sujet dès son article « Sur les rapports entre la phonétique et la linguistique » publié en 1938 (avant *Prolegomènes à une théorie du langage*), puis le prolonge en 1954 dans « La stratification du langage », (après les *Prolegomènes*), lorsqu'il entreprend de poser et de préciser sa définition de la langue face à celle proposée par Ferdinand de Saussure.

Ce qui est en question, c'est le statut précis de la dichotomie « forme/substance » telle qu'il l'entend. Il s'agit de fonder une perspective analytique face à la perspective déployée dans *Le Cours de linguistique générale* (Saussure, 1995 [1916], « La valeur linguistique »), une perspective « étiologique », dans la mesure où ce qui anime Saussure consiste d'abord à définir les conditions de fonctionnement de la langue, et aussi à dégager les raisons immanentes pour lesquelles elle fonctionne ainsi. Chez Hjelmslev, deux moments retiennent l'attention comme ayant particulièrement contribué à cette élaboration, d'une part « l'introduction du concept de matière », d'autre part « l'élaboration d'une pensée de la forme comme notion d'épistémologie générale ».

Le concept de matière s'impose à Hjelmslev, lorsqu'il s'engage à clarifier son approche de la substance, face à celle de Saussure, décrite comme une masse amorphe, purement ontologique, à l'inverse de la langue qui, elle, serait une forme, c'est-à-dire le produit d'une articulation :

On pourrait appeler la langue le domaine des articulations [...] chaque terme linguistique est un petit membre, un articulus où une idée se fixe dans un son et où un son devient le signe d'une idée. La langue est encore comparable à une feuille de papier : la pensée est le recto et le son le verso : de même dans la langue, on ne saurait isoler ni le son de la pensée, ni la pensée du son ; on n'y arriverait que par une abstraction dont le résultat serait de faire de la psychologie pure ou de la phonologie pure.

La linguistique travaille donc sur un terrain limitrophe où les éléments de deux or-

dres se combinent : cette combinaison produit une forme, non une substance. (Saussure 1995 [1916] : 157)

Tel qu'il l'aborde, Hjelmslev considère la *matière* de deux manières différentes. Il la considère d'une part comme un donné physique, préexistant à la langue, ce qui serait l'équivalent de la substance ontologique de Saussure, c'est-à-dire qu'elle ne s'offre qu'à une possibilité d'abstraction ; d'autre part, comme une substance subordonnée à une forme.

La première approche est un dédoublement de la perspective étiologique de Saussure, mais avec une nuance de taille, soit le passage suivant retenu notamment par la linguiste Anne-Gaëlle Toutain (Toutain 2013) lorsqu'elle s'emploie à clarifier ce fait chez Hjelmslev :

Les sons en tant que données physiques sont la matière de l'expression qui est spécifiquement imprimée par la forme de l'expression linguistique et, du même coup, se présente comme une substance face à la forme. Aussi longtemps qu'on considère la matière en tant que telle, on est en présence de phénomènes physiques ; dès qu'on considère la matière en tant que substance subordonnée à la forme, on est en présence des sons du langage. [...] Dans le monde des idées aussi, la langue, en informant la matière, pose des frontières [...] Cette mise en forme du contenu transforme la matière du contenu en substance du contenu, et les idées deviennent des idées langagières, c'est-à-dire des concepts. (Hjelmslev 1973 : 182-222)

La nuance apportée est d'un intérêt notable, elle tranche définitivement entre la substance ontologique et celle décrite comme linguistique. La substance ontologique, envisagée comme « phénomènes physiques » est celle retenue par Saussure, et elle préexiste à la langue. Quant à la substance linguistique, dépendante de la langue comme forme, il est intéressant de voir que c'est elle qui préside à la reconnaissance des sons comme « matière de l'expression », c'est-à-dire comme spécifiquement imprimée par la forme de l'expression linguistique ; et que c'est aussi elle qui, par la mise en forme du contenu, transforme la matière du contenu en substance du contenu : « et les idées deviennent des idées langagières, c'est-à-dire des concepts. », dit très précisément Hjelmslev. Il en est ainsi de la référence convoquée par Hjelmslev pour soutenir ce fonctionnement particulier de la substance linguistique, le principe de la *per-tinence abstractive* de Karl Bühler : « la matière du langage est traitée comme substance pour une forme linguistique [...] l'opération intellectuelle d'abstraction par laquelle nous passons de la matière de l'expression à la forme d'expression est très exactement analogue à celle qui, dans le domaine du contenu, fait passer de la matière du contenu à la forme du contenu », souligne Hjelmslev (Hjelmslev 1973 : 152).

On pourrait alors reconnaître à la *substance* une position médiane de sélection de la pertinence : à l'interface entre la *matière* (ontologique) et la *forme* (linguistique), d'un côté la substance recueille ce qui, de la matière, est pertinent pour accéder à la forme, et de l'autre

côté, elle témoigne du fait que les abstractions formelles ne sont pas définitivement coupées des réalités existentielles. Ce type de médiation pourrait être rapproché de celui que Pierce accorde au *fondement* (« ground ») dans l'extraction d'un *objet immédiat* parmi toutes les facettes disponibles de l'*objet dynamique*. L'objet immédiat est directement impliqué dans la constitution de tel signe, alors que l'objet dynamique manifeste tout le potentiel signifiant non exploité dans le signe en question.

Le principe de la *pertinence abstractive*, élaboré à la lisière des développements de Troubetzkoy sur la phonétique et la phonologie et avec en arrière-plan ses travaux en psychologie, est ce qui permet à Karl Bühler d'établir l'intérêt de la langue (il parle plus précisément du langage) pour comprendre le type de relations qui unit un même signe à la multiplicité de ses variations. Son point de départ, élaboré dans son étude consacrée au « Développement mental de l'enfant », est un essai, en opposition au monisme des principes, pour aborder tout phénomène dans sa multiplicité. En passant par la parabole de l'enfant, Bühler introduit le concept de vision orthoscopique, à savoir la saisie d'un objet selon une vue de profil. Selon ce concept, explicitement exposé par Perrine Marthelot dans son ouvrage *Karl Bühler, du contexte à la situation : La signification*,

lorsqu'il reproduit un objet du monde, l'enfant positionne la plupart du temps sa représentation de l'objet selon le point de vue de l'angle unique qu'en donnerait un œil placé perpendiculairement à lui. Pour représenter une chaise, l'enfant trace trois traits d'un profil, selon la position d'un observateur placé perpendiculairement à l'objet. Il ne reproduit pas la complexité de l'objet, mais il sélectionne un aspect, celui de la forme orthoscopique qui prime sur les autres. (Marthelot 2012 : 72)

Partant de cette parabole, Bühler constate notamment que la forme orthoscopique est prépondérante dans nos représentations des choses en raison d'une tendance de localisation orthogonale, c'est-à-dire d'une tendance à localiser les impressions des figures perpendiculairement à la ligne de vue. De cette manière, l'aspect sélectionné de la vision orthoscopique se distingue ainsi de la perspective, pour ne donner accès, dans une vue perpendiculaire et sélective, qu'à une partie de l'objet, sans donner accès implicitement aux autres vues possibles et aux autres aspects de l'objet.

Or, selon Bühler, tout objet, tout signe est avant tout une unité complexe, susceptible d'être saisie sous plusieurs points de vue, et si on est obligé d'en choisir un seul à la fois, il faut que les autres soient implicitement présents, à titre potentiel, ce qui revient à rétablir une perspective. Dans ses propositions, Bühler y parvient en introduisant son modèle instrumental du langage ; soit ses trois fonctions du langage, définies comme les trois modes possibles de la variation du signe linguistique relativement aux trois pôles de la situation de communication:

Le langage est de part en part un système de signes, souligne Bühler. Par conséquent

un même signe peut être compris tantôt comme symptôme d'un état intérieur (dans la réalisation de la fonction de manifestation), tantôt comme un signal guidant le comportement doué de sens (dans la fonction d'appel), tantôt comme symbole dans la fonction de représentation, en vertu du principe de pertinence abstractive à l'événement concret de parole. C'est en raison de ce principe de sélection des aspects que Bühler est en mesure d'apporter une réponse à la question du type de relation qui unit un même signe à la multiplicité de ses variations. (Marthelot 2012 : 54)

Le principe de la *pertinence abstractive* se justifie ainsi chez Bühler dans la mesure où il permet de définir le rôle central du langage (la langue hjelmslevienne) dans la mise en forme du signe, c'est-à-dire comme un lieu de sélections. C'est en effet le parti pris affiché par Hjelmslev :

La reconnaissance du son du langage s'effectue donc au prix d'une abstraction, en écartant certains aspects de la matière phonétique donnée, qui paraissent sans pertinence pour la forme linguistique, et en considérant que d'autres aspects sont au contraire pertinents ; on les considère ainsi tantôt comme genre proche, tantôt comme différence spécifique par rapport aux paramètres définitoires du son du langage. On met en jeu, dans cette analyse, le "principe de la pertinence abstractive" selon l'expression de K. Bühler ; la matière du langage est traitée comme substance pour une forme linguistique. [...] l'opération intellectuelle d'abstraction par laquelle nous passons de la matière de l'expression à la forme de l'expression est très exactement analogue à celle qui, dans le domaine du contenu, fait passer de la matière du contenu à la forme du contenu. [...] Toute forme linguistique du contenu, tout concept linguistique doit être défini de telle sorte qu'on écarte certains éléments de signification comme variantes sémantiques, et au contraire qu'on intègre les autres, comme paramètres pertinents, à la définition. (Hjelmslev 1973 : 151-52)

L'on sort ainsi définitivement d'une ambiguïté révélée auparavant, dans le chapitre « Accent, intonation, quantité » et qui traduisait de ce point de vue les questions liées au passage de la substance à la forme. La question annoncée devient particulièrement celle du passage de la matière à la forme, où la substance joue un rôle de médiation, et surtout de *potentiel d'aspects* pour une mise en perspective du signe. C'est un des points d'intérêt, sinon le principal, lorsque dans « La stratification du langage », Hjelmslev choisit plus tard de poser la question des strata, c'est-à-dire des rapports entre la double distinction introduite par Saussure entre *forme* et *substance* et entre *contenu (signifié)* et *expression (signifiant)*.

Ayant abouti, comme on le sait, grâce à la doctrine glossématique, aux quatre grandeurs que sont la substance du contenu, la forme du contenu, la forme de l'expression, la substance de l'expression, il revient sur une conséquence essentielle de ce résultat, dont une des incidences, souvent passée inaperçue, est en lien avec la méthode d'analyse habituellement

retenue en sémiotique : il s'agit de la manière dont les relations entre ces grandeurs sont en général envisagées. En interrogeant les différences et les analogies entre les grandeurs ainsi élaborées, Hjelmslev parvient à une hiérarchie de trois classes de strata : 1° plan du contenu/plan de l'expression ; 2° forme du contenu/substance du contenu ; et 3° forme de l'expression/substance de l'expression. S'il est vrai que, de cette manière, ces classes se laissent concevoir ainsi tant du point de vue syntagmatique que du point de vue paradigmatique, « donc comme des chaînes ou comme des paradigmes, respectivement », Hjelmslev observe surtout une propension à la seule conception syntagmatique lorsque ces strata se présentent à l'analyse immédiate. Autrement dit, alors même qu'il est possible de concevoir ces strata comme membres d'un paradigme, ne sont pris en compte habituellement, pour les deux plans, que la seule relation sémiotique ou de solidarité ; et pour la forme et la substance, la seule relation de manifestation ou de sélection, « la substance sélectionnant la forme », à l'intérieur de chaque plan. Hjelmslev propose l'explication ci-après, somme toute logique et qui, *in fine*, justifie un peu plus a posteriori le mode de structuration de la fonction sémiotique :

Puisque la détermination (fonction unilatérale entre la substance comme variable et la forme comme constante) n'est valable que du seul point de vue syntagmatique (comme une sélection) tandis que du point de vue paradigmatique il y a réciprocity (plus particulièrement complémentarité) entre forme et substance, la substance ne peut jouer le rôle de variable que dans les cas nets où pour l'analyse immédiate le syntagmatique est seul en cause [...] Il paraît certain que l'interdépendance constituée par la fonction sémiotique est d'ordre nettement syntagmatique (donc, nous l'avons une solidarité) et que, en conséquence de ce fait, la relation sémiotique doit être considérée comme contractée par la forme du contenu et la forme de l'expression seules, sans le concours des substances. (Hjelmslev 1971 [1954] : 171)

La proposition de Hjelmslev devient heuristique quand, en lien avec cette explication, et en prolongement avec « Sur les rapports entre la phonétique et la linguistique », il argumente à nouveau en faveur de la substance comme matière. L'enjeu central est ici celui de la commutation, c'est-à-dire des jeux de corrélations entre variantes, en tant que ce qui organise « l'analyse immédiate » à n'importe quel stade de chaque plan.

À partir du moment où il est question d'envisager une identification des éléments qui contribuent à une exigence de commutation, la substance, selon Hjelmslev, devient nécessaire de fait, alors que pourtant elle ne participe pas à la fonction sémiotique, comme nous venons de le voir ; elle « s'impose » (Hjelmslev 1973 :72), dit-il précisément. Nous retrouvons encore une des différences essentielles qui distinguent Hjelmslev de Saussure. Le plan d'où procède la commutation, c'est-à-dire l'identification d'éléments qui en dérivent, « ne se réduit plus à une forme pure (Saussure), il devient un plan du contenu et un plan de l'expression respec-

tivement ». En d'autres termes, avec la commutation, l'on n'a pas d'autre choix que de se situer d'emblée dans la seule sphère sémiotique. C'est en effet le point d'orgue de « La stratification du langage ». Hjelmslev construit sa démonstration à travers ce qu'il présente comme un « fait bien connu » :

C'est un fait bien connu, par exemple, qu'une seule et même forme de l'expression peut être manifestée par des substances diverses : phonique, graphique, signaux par pavillons, etc. On hésite souvent devant ce fait ; on l'explique de façons diverses. On peut le discuter, mais on ne peut l'écartier. Le fait reste. (Hjelmslev 1971 [1954] : 173)

Il en déduit trois remarques essentielles. La première, sous la forme d'une précaution, concerne la nature des substances ainsi décrites. Dans la mesure où elles opèrent de cette manière, en tant que manifestantes, ces substances, dans la terminologie glossématique, ne peuvent se comprendre alors qu'en tant que déjà sémiotiquement formées. Or, ceci devrait paraître paradoxal, puisqu'il est aussi des cas où une même analyse différenciée d'un plan de l'expression peut fournir deux formes sémiotiques différentes. Par exemple indique Hjelmslev, « dans le cas normal d'une langue telle que le français ou l'anglais, l'analyse phonématique et l'analyse graphématique du plan de l'expression ne feraient que fournir deux formes sémiotiques différentes manifestées par des substances différentes, ce qui ajourne la contrainte d'une formation sémiotique préalable ». En d'autres termes, même si l'exemple pris n'est pas des plus efficaces dans une telle hypothèse, la perspective conduisant à envisager des substances non sémiotiquement formées va donc aussi de soi tout naturellement.

C'est ce constat qui conduit à l'apport heuristique que nous reconnaissons à « La stratification du langage ». Selon Hjelmslev, l'enjeu est moins celui de la multiplication des formes qui, chacune, sont à même d'en appeler à la ou aux substances qui les manifestent (sémiotiquement formée ou non) ; cet enjeu concerne l'ordre de la manifestation ainsi portées par les substances, lequel n'opère jamais que dans un sens allant de la (ou des) substance(s) vers la forme : « on voit du même coup qu'il est impossible de renverser les termes et de prétendre qu'une même substance puisse revêtir des formes sémiotiques différentes » (Hjelmslev 1971 [1954] : 174), puisque c'est la substance qui porte le potentiel de variations et d'aspects. Hjelmslev revient alors au terme de *matière* pour désigner ces différentes sortes de substances. De cette manière, il n'est plus nécessaire de distinguer entre les substances sémiotiquement formées et celles sémiotiquement non formées. Mais, poursuit-il, cela permet aussi de dire, sans qu'il y ait contradiction, qu'une même matière (par exemple la matière phonique, graphique, etc.) peut servir à manifester des formes sémiotiques différentes ; et cette matière, sous peine d'échapper à la connaissance « doit être scientifiquement formée, du moins à un degré qui permette de la distinguer d'autres matières ».

La deuxième remarque, indicative, une fois le terme de *matière* établi, concerne le cadre

d'effectuation de cette multiplicité des *substances*. Par rapport à la forme sémiotique, cette multiplicité des substances ne vaut que pour la forme de chaque plan pris à part : pour la forme du contenu et pour la forme de l'expression. Il y a donc maintien d'une relation arbitraire entre les deux plans. Du coup, il est intéressant de retenir qu'une même forme du contenu est à même d'être exprimée par plusieurs formes d'expression et inversement.

Enfin la troisième remarque, Hjelmslev l'expose comme une suite naturelle de l'évidence attestée de la multiplicité des substances. Elle concerne ce qu'il serait justifié de considérer comme la structure interne de la substance : « Enfin, dit-il très exactement, on ne saurait signaler le fait constitué par la multiplicité des substances sans insister tout d'une haleine, sur un autre fait qui vient le compliquer apparemment : nous voulons dire qu'une même substance comporte à son tour plusieurs aspects, ou, comme nous préférons dire, plusieurs niveaux ». (Hjelmslev 1973 : 175). Il en est ainsi de la substance de l'expression, par exemple la substance phonique :

On sait que la substance phonique prise dans son ensemble et dans le sens le plus large du terme demande tout au moins une description physiologique (dite articulaire, myocinétique, etc.) et une description purement physique (ou acoustique, dans le sens propre de ce terme), et qu'il faut y ajouter sans doute une description auditive, selon l'aperception des sons du langage par les sujets parlants. En principe, les autres substances de l'expression ne se comportent pas autrement : il y aura pour elles, tout au moins une description physique et une description par apperception. (Hjelmslev 1971 [1954] : 175)

Il en est également ainsi de la substance du contenu :

De toute évidence, c'est la description par évaluation qui pour la substance du contenu s'impose immédiatement. Ce n'est pas par la description physique des choses signifiées que l'on arriverait à caractériser utilement l'usage sémantique adopté dans une communauté linguistique et appartenant à la langue qu'on veut décrire ; c'est tout au contraire par les évaluations adoptées par cette communauté, les appréciations collectives, l'opinion sociale. La description de la substance doit donc consister avant tout en un rapprochement de la langue aux autres institutions sociales, et constituer le point de contact entre la linguistique et les autres branches de l'anthropologie. C'est ainsi qu'une seule et même « chose » physique peut recevoir des descriptions sémantiques bien différentes selon la civilisation envisagée. (Hjelmslev 1971 [1954] : 175)

Nous en venons alors à l'apport effectif de « La stratification du langage » dans l'économie générale de la sémiotique. Justifiée par l'idée de matière, la possibilité d'une multiplicité des substances, par ces derniers découpages, semble autoriser ainsi, de fait, toute latitude pour

ancrer concrètement la *mise en perspective* (cf. supra) de l'analyse, c'est-à-dire la part méthodologique de la sémiotique.

Il s'agit d'une véritable découverte, mais dont on a rarement, sinon jamais, tiré toutes les conséquences dans la pratique habituelle de la sémiotique. Et peut-être, au moins pour partie, avec quelque raison. Nous parlons de substance, autrement dit cette grandeur du système sémiotique qui par définition opère hors ou tout au moins en deçà de la fonction sémiotique. Il semble donc difficile, voire anti-sémiotique, de souhaiter en rendre compte telle quelle dans une analyse sémiotique. En réalité, ce serait n'avoir pas questionné suffisamment le niveau précis d'où elle exercerait sa pertinence. Or Hjelmslev lui-même en souligne déjà la portée, dont il est clair que loin de compromettre la fonction sémiotique, la substance, à travers sa structure ainsi décrite, est très justement ce qui lui garantirait son sens ou sa teneur, c'est-à-dire, pour tout objet, cette visée, variable d'un contenu intentionnel à l'autre, qui en fonde l'individualité. Il suffit encore de lire Hjelmslev pour cela :

Non seulement 'cheval', 'chien', 'roi', 'montagne', 'sapin', etc. seront définis différemment dans une société qui les connaît (les reconnaît) comme indigènes et dans telle autre pour laquelle ils restent des phénomènes étrangers – ce qui d'ailleurs n'empêche pas, on le sait bien, que la langue dispose d'un nom pour les désigner, comme par ex. le mot russe pour l'éléphant, *slon*. Mais l'éléphant est quelque chose de bien différent pour un Hindou ou un Africain qui l'utilise et le cultive, qui le redoute ou qui l'aime, et d'autre part pour telle société européenne ou américaine pour laquelle l'éléphant n'existe que comme un objet de curiosité exposé dans un jardin d'acclimatation et dans les cirques ou les ménageries, et décrit dans les manuels de zoologie. (Hjelmslev 1971 [1954] : 176)

Il est donc possible de faire un pas de plus pour déterminer où se situe la question. Il est clair que les préalables de la fonction sémiotique ne sont en aucune manière reconsidérés. Celle-ci demeure centrale, même si elle est maintenant confrontée à *une dynamique de variations et d'aspects soumise à une perspective*. Ce qui reste et qui est révélé par ces descriptions de la substance est de savoir où cette fonction prend concrètement effet, autrement dit ce qui la fonde. En suggérant une série de premiers niveaux d'organisation (les niveaux physiologique, physique et par apperception pour la substance de l'expression et les évaluations adoptées par la communauté pour la substance du contenu – appréciations collectives, opinion sociale), on voit bien où Hjelmslev situe la tâche. Elle est très clairement méthodologique. Analyser, oui, mais analyser quoi ? Telle serait la question principale. L'on est alors invité à s'orienter vers une approche de l'analyse sémiotique plus attentive à la diversité, plus soucieuse des ancrages singuliers et individualisants de la sémiose ; assurément comme dans bien d'autres sciences humaines déjà éprouvées sur le sujet.

Anthropologie de la minimalité

Les conséquences de cette discussion sur le concept de substance, et sur ses rapports avec la matière et la forme, sont bien plus qu'épistémologiques et spéculatives : elles sont méthodologiques, puisque dans la procédure d'analyse elle-même, si l'on veut mettre en œuvre les principes d'exhaustivité et d'adéquation, la manière dont est prise en compte la diversité et la variabilité qui environne la structure centrale du système, construite en immanence, est décisive. La notion de *mise en perspective*, notamment, devient une obligation de méthode : on ne peut plus faire comme si le point de vue de la structure centrale du système n'était pas un point de vue, et comme si le seul fait de l'adopter dispensait de prendre en considération, ou au moins de préserver les éléments repoussés en marge ou en arrière-plan, ou renvoyés à un point de vue alternatif et complémentaire. Chez Saussure lui-même, la question du point de vue est déterminante pour la méthode, et on peut même considérer que la totalité des dualités qu'il manipule (ou qu'on lui fait manipuler) dans le *Cours* sont des *points de vue complémentaires*, c'est-à-dire que pour chaque paire conceptuelle (par exemple diachronie/synchronie, ou paradigmatique/syntagmatique), adopter un point de vue, c'est renoncer à l'autre, et réciproquement, tout en sachant que les deux sont indispensables à la connaissance du phénomène étudié, même si l'un des deux semble, provisoirement, plus marginal ou secondaire que l'autre.

Le problème qui se pose maintenant est celui de l'éventuelle généralisation de ce principe de méthode, élaboré à l'interface avec la théorie du langage. Qu'en reste-t-il quand on affronte des objets d'une autre nature, et manipulés principalement par d'autres disciplines ? Quelles transformations doit-il subir ? Nous proposons pour répondre à ces questions d'examiner maintenant ce qu'il en est de l'approche sémiotique des *situations pratiques*, à l'interface notamment de la sémiotique avec l'éthologie-anthropologie.

Il nous vient à l'esprit un développement éclairant à cet égard, mené en anthropologie, par Albert Piette. Spécialiste des modes d'existence « minimalistes », Albert Piette, à l'inverse de tenants d'une approche systématique du fait culturel (par exemple Boltanski), invite à considérer dans les productions culturelles, non pas ce qui en structure et réduit la diversité, c'est-à-dire en tant que système central, mais ce qui en garantit la spécificité. Il s'agit en somme d'identifier cette part irréductible de la diversité, qui résiste à la structuration dominante, et qui manifeste ainsi le caractère singulier de la situation analysée. Ses argumentaires, conduits à partir d'observations ethnographiques, concernent tant les modes de présence des humains que les manières d'être des situations et des objets. C'est l'objet de son ouvrage *Anthropologie existentielle* (Piette 2009), dans lequel sont consignés divers principes théoriques et méthodologiques. Piette ouvre son livre sur le concept de *minimalité* qui, au-delà de sa portée heuristique, nous semble un paradigme à prendre en compte sérieusement pour questionner l'idée de structure en sciences humaines et sociales et principalement ce qui en est advenu. Dans un premier exemple, s'appuyant sur des détails de la vie quotidienne et en observant les modes

présence des humains et des singes, Piette montre par exemple que la seule manière véritable de caractériser les humains est de les rattacher à leur mode passif :

Quand nous regardons les hommes dans leurs instants successifs, il apparaît souvent des présences anodines qui, parfois sans que nous le sachions, deviendront créatrices de décisions, génératrices de conséquences diverses, parfois aussi resteront sans suites, mais qui souvent se laissent infiltrer par des moments vides, des gestes secondaires ou pensées vagabondes [...] Le mode mineur, tel que nous avons nommé cet ensemble de détails, n'est ni une action générale, ni un type particulier d'activités. Il constitue une modalité spécifique par laquelle un individu est nécessairement présent dans l'espace-temps où deux ou plusieurs personnes se trouvent en coprésence. (Piette 2009 : 11)

Piette fonde son argumentation en prenant appui comparativement sur le comportement des grands singes. « A lire quelques 'classiques' de primatologie, dit-il, nous découvrons que la vie des singes et des grands singes se caractérise par l'action et le signe » (Piette 2009 : 20). La démonstration qui s'ensuit est l'illustration heuristique de cette manière d'être. Piette insiste sur la part intentionnelle et prévisible des actions des singes, d'où il ressort que le singe est un grand détecteur de signes et surtout un être vigilant. Il cherche ainsi en permanence à repérer les signes et à les associer à des informations, même lors d'accomplissement des actes les plus banals comme manger ou se déplacer, mais *a fortiori* aussi pour des situations complexes comme lors d'interactions plus ou moins pacifiques ou conflictuelles.

Reprenons notamment ces descriptions de Frans De Waal (Waal 1992) et Hans Kummer (Kummer 1993) retenues par Piette et qui traduisent diverses routines des singes et grands singes :

Ainsi Gray [un macaque rhésus] s'assoit non loin de Tail, s'épouille et n'arrête pas de jeter des coups d'œil en direction de son adversaire [...] Il me sembla entendre quelqu'un siffler dans la colline la plus proche. Oncle Bert qui dormait si profondément que sa lèvre inférieure pendait sur sa poitrine, se dressa d'un bond et regarda dans la direction d'où était venu le bruit. Ses yeux, son nez, ses oreilles semblaient autant d'antennes. (Piette 2009 : 22)

Les chimpanzés donnent la même impression : « ils se déplacent en groupe vers la périphérie de leur territoire, progressant silencieusement en file indienne, attentifs au moindre bruit venant d'en face. Ils escaladeront un arbre pour faire le guet et écouter une heure durant voire plus » (Piette 2009 : 22).

Piette reconnaît aussi la capacité de certains grands singes à introduire des écarts vis à vis de ces comportements attendus, ce que les primatologues traduisent souvent comme des erreurs d'interprétation :

Chez ces primates à l'esprit de compétition très poussé, les taux de cortisol dépendent du succès avec lequel un individu gère ses tensions sociales. Comme chez les êtres humains, c'est en définitive une question de personnalité. Certains mâles dominants présentent des niveaux de stress élevés simplement parce qu'ils ne savent pas faire la différence entre un défi sérieux lancé par un autre mâle et un comportement neutre qui ne devrait pas les inquiéter. Ils se montrent nerveux et paranoïaques. (Piette 2009 : 26)

Cela se traduit parfois aussi comme une tactique pour réorienter différemment l'action de son vis-à-vis :

Les singes rhésus, au contraire, se regardent droit dans les yeux au cours d'un conflit ; les dominants intimident les subordonnés en les fixant du regard. Comme le contact visuel prolongé est menaçant dans leur communication, il est logique qu'ils « détournent prudemment le regard au cours d'approches amicales, y compris les réconciliations » [...] L'attitude indifférente n'est pas celle du détachement mais une action volontaire, non seulement pour marquer une réconciliation mais aussi pour simuler en vue d'une tromperie [...] C'est comme si l'animal ne sortait pas d'un régime d'attention même pour faire moins ou pas vraiment. (Piette 2009 : 26)

Tout en soulignant la minutie et la précision des observations des primatologues et surtout leur enthousiasme à traduire l'intelligence des singes et grands singes, l'idée d'Albert Piette consiste à dire que ce sont précisément ces modalités actives par lesquelles on les identifie qui les éloignent de tout effet avéré d'humanité.

En réalité, ce que les primatologues retiennent, c'est l'incapacité des singes et grands singes à se détacher de l'action présente, ce qui précisément n'est pas le cas des humains. Albert Piette pense évidemment qu'il est possible de procéder différemment, c'est-à-dire, moyennant une autre forme d'observation, d'accéder chez les animaux à divers gestes qui restent sans réponse. Ainsi, il serait possible de pointer des gestes périphériques pendant l'accomplissement d'une action ou aussi d'observer des comportements inaccomplis, par exemple dans des situations de jeu. Il n'en demeure pas moins qu'en réalité de telles observations n'ont jamais d'effet qu'à l'intérieur d'un jeu d'expression. Selon Albert Piette, cette conclusion constitue ce qui éloigne la vie sociale des hommes de celle des singes, tout à l'inverse de ce qu'en pensent les primatologues, victimes selon lui d'une « erreur anthropologique ». A quoi reviendrait alors le fait de se détacher de l'action, ce qui serait la spécificité des humains ? Voici ce qu'en dit Piette :

Quant à la spécificité de la vie des humains, elle serait d'avoir créé et introduit un ensemble d'appuis extérieurs et surtout d'avoir généré un mode de présence car-

actéristique. Il consiste dans la possibilité de se (re)poser pendant l'action, et donc de nuancer le mode majeur-actif par des formes diverses de passif-mineur. L'hominisation consiste ainsi dans une modalisation en mineur des actions, c'est-à-dire dans l'injection d'une strate amortissante simultanée à une séquence d'actions successives à celle de la tension chez les singes. (Piette 2009 : 36-37)

Piette décrit ainsi les bases de son hypothèse de la *minimalité*. Il s'agit d'un mode d'être et de présence spécifiques à l'homme et qui prend appui sur les « restes », sur les résidus singuliers de comportements qui ne sont pas intégrés à la structure de la tâche ou de l'interaction principales, c'est-à-dire la présence dans chaque situation immédiate d'éléments divers de situations extérieures (et peut-être aussi antérieures).

Telle est la force et l'originalité de l'être humain : une présence amortie dans une situation par la présence d'appuis matériels et d'éléments distrayants, et en même temps la possibilité de « décaler » l'épreuve qui surgirait à partir d'une perte d'appuis dans l'action en cours. (Piette 2009 : 38)

On notera en passant la nature du phénomène étudié : dans une perspective *existentielle*, il est de l'ordre de la *présence*, présence vive ou « présence amortie », et par conséquent, il s'agit bien, dans un mode d'existence et une situation sémiotique donnés, convertis en un champ phénoménologique et perceptif, de repérer les expressions de la variation de la présence des acteurs, en intensité et en étendue. En outre, si le mode *majeur* est « actif » et le mode *mineur*, « passif », cela implique une permutation des rôles actantiels et une commutation des modalisations (notamment entre *vouloir* et *pouvoir faire*). Piette développe sa conception grâce à une série d'exemples illustratifs. Parmi ces exemples, citons le suivant, souvent convoqué, et qu'il est possible à ce jour de considérer comme le plus heuristique :

Le mode mineur du comportement rituel, c'est aussi, d'une certaine manière, sa saveur. Peut-on imaginer une cérémonie religieuse rassemblant des fidèles complètement absorbés dans leurs prières, les mains jointes et écoutant les paroles du prêtre sans aucune latéralité dans le regard et l'attention, sans penser à autre chose, sans faire pénétrer dans leur rôle de fidèle des traits issus d'autres rôles ? Les choses se déroulent et il importe sans doute qu'elles se déroulent mais « seulement tout ceci se passe et nous affecte d'une manière sourde, latérale » (Sansot 1986 : 19). Comment donc l'approcher ? (Piette 2009 : 554-55)

Cet exemple mérite un examen attentif. Pour commencer, il s'agit d'une *situation* sémiotique, selon les termes de Landowski (Landowski 1989 : 194-99), à l'intérieur de laquelle se déroule une *pratique rituelle*, par conséquent fortement structurée et programmée dans le

détail, sachant que c'est justement ce type de structuration et de programmation qui lui confère son efficience rituelle. Dans cette pratique, les participants jouent le rôle de « fidèles », mais Piette fait observer qu'ils sont également animés par d'autres « rôles ». On doit alors supposer que ces autres rôles appartiennent à d'autres pratiques, et on est conduit en conséquence à prendre en considération, tout autour de la pratique principale, une conjoncture d'autres pratiques, concurrentes ou pas, adjacentes ou transverses, qui interfèrent avec la première. Chacune de ces pratiques, principale ou secondaire, est manifestée selon un régime de présence qui lui est propre, ce qui implique de considérer le mode d'existence global, caractéristique de la situation analysée, comme stratifié en plusieurs niveaux de présence, et notamment de présence « majeure » et de présence « mineure ».

Les manifestations des pratiques adjacentes ne sont dans la situation évoquée par Piette que des bribes de gestes ou de comportements, les interférences sont juste esquissées, les pratiques alternatives ou concomitantes sont à peine reconnaissables, voire non reconnaissables, principalement parce que la contrainte syntagmatique de la pratique principale est particulièrement forte et exclusive. Toutefois, on sait qu'au cours de l'histoire des pratiques religieuses, la force de cette contrainte a été très variable, et que par exemple au Moyen Âge, l'assistance populaire se livrait en continu et sans retenue à nombre d'activités dont le déroulement de l'office religieux n'était que l'occasion périodique. Quoiqu'il en soit du degré de manifestation de ces autres pratiques interférentes, il est exprimé en intensité (plus ou moins vive ou « amortie ») et en étendue (plus ou moins fragmentaire ou complète).

Ces observations impliquent alors une décision méthodologique : ou bien les manifestations de ces interférences doivent être considérées comme insignifiantes, et non pertinentes, et l'analyste doit procéder à la normalisation de son corpus, en les éliminant ; ou bien ces manifestations doivent être considérées comme participant à la signification spécifique de la situation, et l'analyste doit dans ce cas en préciser la place et la fonction dans son corpus. La première voie est déjà connue, au moins dans son principe : c'est précisément celle empruntée par Greimas, dans *Sémantique structurale* (Greimas 1986 [1966]), quand pour normaliser le corpus d'analyse et le transformer en texte, il décide d'éliminer toutes les marques de subjectivité et d'énonciation, c'est-à-dire tout ce qui ancre la structure textuelle dans une situation et des circonstances singulières et non reproductibles. La seconde voie a elle aussi déjà été empruntée, notamment par Jacques Geninasca (Geninasca 1997), quand il défend la singularité de chaque œuvre artistique, et exige de la sémiotique qu'elle soit en mesure d'en rendre compte. C'est aussi celle choisie par Jean-Marie Floch (Floch 1990), quand il scrute dans tous ses aspects, même mineurs, apparemment, d'un objet, d'un usage, ou d'une pratique.

La décision est d'ordre méthodologique. Dans le cas des pratiques, à partir de l'exemple évoqué par Piette, il faut alors poser comme principe qu'aucune pratique ne peut être isolée de toutes celles qui interfèrent avec elle, parce que, justement, ce sont ces interférences qui permettent d'apprécier la force d'engagement des pratiquants dans la pratique principale,

ainsi que l'efficience de son organisation syntagmatique et de ses enchaînements successifs. Le mode « mineur » (Piette 1992 : 551-61), en l'occurrence, et notamment le caractère plus ou moins reconnaissable des manifestations adjacentes et apparemment marginales, est ce qui singularise précisément l'équilibre ou le déséquilibre entre tous les rôles (toutes les facettes pratiques, tous les aspects mis en perspective) qui habitent et animent chacun des acteurs de la situation pratique.

Pour conclure : La diversification méthodologique

Dans le cas des pratiques et des formes de vie, on se heurte à une difficulté qui tient à l'hétérogénéité du corpus, et surtout au fait qu'il est impossible, voire illégitime, d'en circonscrire le périmètre avant d'avoir commencé l'analyse. C'est une difficulté que l'ethnométhodologie a déjà, et depuis longtemps, rencontrée et traitée à sa manière. L'un de ceux qui sont allés le plus loin à cet égard, et de la manière la plus rigoureuse, est Clifford Geertz, avec le concept de *description dense* (Geertz 1998). La « densité », en l'occurrence, est le résultat d'une procédure itérative et cumulative, où les éléments recueillis par l'analyste sont progressivement testés, intégrés au corpus, ajoutés et articulés aux précédents, et ainsi de suite.

Cette méthode permet ainsi, par extension à l'analyse sémiotique proprement dite : (1) de faire appel à des données de statut hétérogène, (2) d'associer des énonciations et des genres eux-mêmes hétérogènes, (3) de faire le tri parmi les données primaires (la « matière ») de celles qui se révèlent pertinentes pour accéder à une forme qui est en cours de construction (la « substance »). La méthode que la sémiotique adopte en l'occurrence se distingue de celle de l'ethnologue au moins sur deux points : (i) l'hétérogénéité des statuts, genres et énonciations qui caractérisent les données – l'ethnologue ne prend en considération, en principe, que ses propres observations –, et (ii) la visée téléologique d'une forme sémiotique (à sélectionner parmi les types de modèles disponibles ou à construire), qui prend en ce cas le statut d'une *hypothèse sur la structuration de la signification* – l'ethnologue n'est pas supposé faire de telles hypothèses, mais doit se laisser guider par la procédure d'observation –. La structuration de la signification vise à l'identification de la structure centrale, qui permet du même coup de relever au cours de la procédure tous les éléments qui semblent ne pas y participer, mais qui sont gardés en mémoire parce qu'ils interfèrent avec elle : ainsi se met en place le « tri » qui extrait de la matière primaire la substance pertinente. Globalement, la méthode, associant sélection des données pertinentes et processus d'analyse, procède par accumulation et saturation : quand l'ajout de nouvelles couches de données et de nouvelles analyses ne donnent plus rien de nouveau, le processus est parvenu à saturation, et la reprise des analyses en vue de leur schématisation et de la structuration de la forme sémiotique est alors possible.

Si on confronte cette méthode avec celle qui conduit à préserver et prendre en considéra-

tion les variantes et les aspects de l'expression et du contenu linguistiques, on constate immédiatement que, si les principes généraux sont les mêmes, les incidences méthodologiques sont fort différentes. Les données, Hjelmslev le dit lui-même dans les *Prolegomènes*, sont *du texte*, et par conséquent sont fortement homogénéisées au sein d'un système sémiotique unique. On a déjà rappelé pourtant qu'une même forme de l'expression pouvait renvoyer à plusieurs substances de l'expression (verbale, iconique, gestuelle, orale ou écrite, etc.), mais il ne s'agit pas dans ce cas d'un seul et même ensemble signifiant (comme pour les pratiques soumises à l'équivalent de la « description dense »), mais de plusieurs textes, plusieurs ensembles signifiants connectés, complémentaires ou alternatifs, dont les relations, après l'analyse séparée de chacun d'eux, pourront être prises en compte en tant que relations intersémiotiques (ou « intermodales »).

Il résulte de cette confrontation que, pour aller jusqu'au bout de son engagement dans la réflexion méthodologique, la sémiotique doit prendre en compte ces différences de méthodes, qui dépendent à la fois de la nature des « sémioses » prises en charge, et du type de discipline qui en a déjà la charge dans la répartition des tâches et des domaines du monde de la recherche. Dans les deux cas que nous avons examinés, le texte et la théorie du langage d'une part, et les pratiques et l'ethnologie d'autre part, on peut commencer soit par la distinction entre les types de sémioses (texte / pratique), soit par la différence entre les interfaces disciplinaires (linguistique / ethnologie), mais dans les deux cas, une distinction ramène immédiatement à l'autre, et on identifie alors des *régimes méthodologiques* distincts.

C'est la raison pour laquelle, depuis une dizaine d'années, nous défendons une approche sémiotique différenciée selon plusieurs « plans d'immanence » (Fontanille 2008), à savoir celui des *signes-figures*, celui des *textes-énoncés*, celui des *objets-supports*, celui des *pratiques-stratégies*, et celui des *formes de vie-modes d'existence*. Une version plus récente de cette typologie des plans d'immanence est proposée dans l'ouvrage *Terres de sens* (Fontanille et Cougnas 2018), où sont distingués quatre grands régimes de la sémiose : les *figures* (signes), les *œuvres* (textes et objets), les *flux* (pratiques, formes de vie) et les *existences* (modes d'existence, modes anthropologiques). Cette typologie des plans d'immanence, débouchant sur une typologie des *régimes sémiotiques*, repose dès ses premières formulations (Fontanille 2005) sur une distinction entre la substance et la forme, et surtout sur les « restes de substance » que laisse la structuration de la forme en chacun des plans d'immanence.

Par exemple, au plan d'immanence des *textes-énoncés*, une œuvre picturale peut être structurée en tant que texte, sans qu'on puisse prendre en compte, par exemple, les propriétés plastico-gestuelles de la touche et de la trace. Ces restes substantiels seront pris en charge lors de la structuration d'un autre plan d'immanence, celui des *pratiques-stratégies*. De même, dans la structuration de la forme d'une pratique socio-économique (au plan d'immanence des *pratiques*), la focalisation sur le système central de la pratique conduit à laisser en marge des éléments substantiels, qui seront pris en charge en revanche au plan d'immanence des *formes de vie*. Par exemple, dans l'analyse des pratiques socio-économiques de coopération

(dans des coopératives ouvrières), la structuration narrative et actantielle se focalisera sur les syncrétismes actantiels (le sujet opérateur est aussi le bénéficiaire de la valeur produite, le destinataire est un actant collectif qui regroupe tous les sujets opérateurs), sur la hiérarchie entre les modalités (le vouloir-adhérer domine, et fonde toutes les manifestations de l'égalité entre les membres de la coopérative). Cette focalisation méthodologique est principalement dictée par la confrontation politique, et la nécessaire comparaison avec le modèle capitaliste. Mais elle laisse dans l'ombre (c'est-à-dire dans les « restes substantiels ») un traitement original de l'altérité, de la différence et de l'épanouissement de « soi comme un autre », qui ne laisse pas d'étonner. Le traitement de l'altérité aura lieu lors de la structuration de la *forme de vie coopérative*, et débouchera alors sur une reprise formelle du principe de *réciprocité généralisée*, constitutif d'un actant collectif qui n'est composé que d'« autres », dont le processus coopératif renforce et renouvelle systématiquement l'altérité.

La diversification méthodologique de la sémiotique, fondée théoriquement sur une typologie des plans d'immanence et des régimes sémiotiques, exploite par conséquent systématiquement, non seulement les articulations de la substance et de la forme, mais surtout la distinction entre les modes « majeurs » (la structuration de la forme) et « mineurs » (les restes substantiels) en chaque plan d'immanence. Elle est donc elle-même structurée par la hiérarchie, les conversions et les articulations entre les plans d'immanence et entre les régimes méthodologiques associés à chacun des régimes sémiotiques.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Floch, Jean-Marie 1990. *Sémiotique, marketing et communication : Sous les signes, les stratégies*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Fontanille, Jacques 2005. Textes, objets, situations et formes de vie : Les niveaux de pertinence du plan de l'expression dans une sémiotique des cultures. In: Denis Bertrand et Michel Costantini (dir.), *Transversalité du sens*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes.
- Fontanille, Jacques 2008. *Pratiques sémiotiques*. Paris : PUF.
- Fontanille, Jacques et Nicolas Couegnas 2018. *Terres de sens : Essai d'anthroposémiotique*. Collection Semiotica viva. Limoges : Pulim.
- Geertz, Clifford 1998. La description dense. *La description 1, Enquête, anthropologie, histoire, sociologie 6*, en ligne <https://enquete.revues.org/1353>.
- Geninasca, Jacques 1997. *La parole littéraire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Greimas, Algirdas Julien 1986 [1966]. *Sémantique structurale*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Hjelmslev, Louis 1971 [1954]. La stratification du langage. *Essais linguistiques*. Paris : Minuit, 163-188, en ligne, Word <http://dx.doi.org/10.1080/00437956.1954.11659521>.

- Hjelmslev, Louis 1973 [1938]. Sur les rapports entre la phonétique et la linguistique. *Nouveaux essais*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Hjelmslev, Louis 1973. *Essais linguistiques II*. Copenhague : Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- Kummer, Hans 1993. *Vie des singes*. Paris : Odile Jacob.
- Landowski, Eric 1989. Conditions sémiotiques de l'interaction. *La société réfléchie*. Paris : Seuil.
- Marthelot Perrine 2012. *Karl Bühler, du contexte à la situation : La signification*. Paris : Armand Colin.
- Piette, Albert 1992. Mode mineur de la réalité et réflexivité diffuse : Contribution à une anthropologie de la critique. *Social Science Information / Information en sciences sociales* 31(3) : 551-61.
- Piette, Albert 2009. *Anthropologie existentielle*. Collection Anthropologiques. Éditions Petra.
- Sansot, Pierre 1986. *Les formes sensibles de la vie sociale*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Saussure, Ferdinand de 1995 [1916]. La valeur linguistique. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Toutain, Anne-Gaëlle 2013. Entre interprétation et réélaboration : Hjelmslev lecteur du *Cours de linguistique générale*. Les dossiers de HEL 3. Paris : SHESL, en ligne, <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3/toutai.pdf>
- Waal, Frans de 1992. *De la réconciliation chez les primates*. Paris : Flammarion.

Jacques Fontanille est Professeur Emérite de Sémiotique à l'Université de Limoges et président honoraire de l'Association Française de Sémiotique.

Email: jacques.fontanille@unilim.fr

Didier Tsala-Effa est Professeur de Sémiotique à l'Université de Limoges.

Email: didier.tsala-effa@unilim.fr